



Himalaya, l'enfance d'un chef

de Eric Valli

Fiche technique

France/Suisse/Grande-Bretagne/Népal - 1999 - 1h44
Couleur

Réalisateur :
Eric Valli

Scénario :
Eric Valli
Olivier Dazat



Thilen Lhondup (Tinlé) et son petit-fils Karma Wangiel (Passang)

Montage :
Marie-Josèphe Yoyotte

Musique :
Bruno Coulais

Interprètes :
Thilen Lhondup
(Tinlé)
Lhapka Tsamchoe
(Péma)
Gurgon Kyap
(Karma)
Nyima Lama
(Norbou)
Karma Wangiel
(Passang)

Résumé

Tinlé, un chef caravanier qui a passé l'âge d'affronter les cols du "voyage du sel", décide de reprendre la route, après le décès de son fils aîné. Karma, un jeune caravanier d'un clan rival qui veut devenir le nouveau chef du village, part avant lui... Mais Tinlé se lance avec ses yacks sur ses traces. Il tient le fougueux Karma pour responsable de la mort accidentelle de son fils dans l'Himalaya. Tout oppose les deux héros : le vieux croit à la tradition et aux verdicts des dieux. Son cadet souhaite ouvrir le pays à la modernité. Les deux caravaniers vont s'affronter au sein d'un royaume de neige, balayé par la tempête. Le vieux Tinlé a emmené avec lui son petit-fils Passang, dix ans, pour lui donner une leçon d'endurance et de courage : lui apprendre à devenir chef. De Tinlé ou Karma qui va l'emporter ?...

Critique

Filmé entièrement dans des décors naturels avec des acteurs non professionnels, **Himalaya** est d'une beauté à vous couper le souffle... Documentariste spécialiste et passionné par le Tibet, Eric Valli a voulu raconter une histoire qui soit digne des grands récits d'aventures de Joseph Conrad ou de Jack London, sans jamais tomber dans l'illustration ou l'exotisme facile... Le pari est gagné et le film a la dimension des grands espaces où la main de l'homme ne gâchera jamais rien... mélange de beauté brute et de fascination, d'infini et de magie, de mystique et de terrestre.

Gazette Utopia n°198

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Le Dolpo, c'est au-delà de tout. Sur ce morceau de planète inviolé, inaccessible, situé à quelque 5 000 mètres d'altitude au cœur de la chaîne himalayenne, un peuple oublié continue de vivre au rythme des coutumes immémoriales, des prophéties du chaman et des diktats des dieux. Eric Valli, remarquable photographe et documentariste, est depuis longtemps entré dans l'intimité de ces survivants magnifiques. Il parle leur langue, ils l'ont adopté. Il rêvait de leur rendre hommage. C'est fait.

Une intrigue d'une simplicité délibérée donne au documentaire des airs de fiction. L'avenir de la communauté se joue dans l'affrontement du vieux chef, Tinklé, et d'un jeune impétueux, Karma. Karma défie l'autorité de Tinklé. Chacun prend la tête d'une caravane de yacks afin d'acheminer, comme chaque année, le précieux sel jusque dans les vallées lointaines. La montagne - et les dieux - décideront de l'issue de cette rivalité épique à travers un périple terrible. Le Dolpo est au-delà de toute imagination. Là où le réalisateur plante sa caméra, la nature captive le regard. Les espaces grandioses dictent le cadre. On y respire large. Forcément. Et la cinégenie d'un troupeau de yacks pris dans une tempête de neige est imparable. C'est très beau. A la mesure des prouesses logistiques que l'on devine derrière tel ou tel plan. Lorsque la caméra accompagne les yacks sur un étroit sentier surplombant l'abîme et, tout au fond, un éblouissant lac couleur émeraude, le plan est à couper le souffle.

Mais aussi beaux soient les décors, on n'atteint pas toujours ces sommets de lyrisme naturel. Quand le film se resserre sur le récit, on atteint les limites d'**Himalaya**. Certes, l'authenticité des faits et des comportements a été scrupuleusement respectée, en accord, notamment, avec le vieux chef qui en est un aussi dans la vie. Certes, on peut y voir une épure de drame universel : conflit des générations, goût du pouvoir, opposition du spirituel et du matériel

avec, à la clef, ces qualités qui font les belles histoires : la fierté, le courage, l'abnégation...

Certaines ficelles romanesques d'importation (une très dispensable histoire d'amour, en particulier) mais aussi une tonalité parfois trop platement édifiante désamorcent un peu la magie et le mystère, qui affleurent ailleurs, et sans que la fiction s'en mêle. On n'oubliera pas, cependant, la ferveur des interprètes : jouant leur propre vie, ils font passer une étonnante vérité brute dans le plus anecdotique épisode. Ces visages, ces regards, nul scénario ne pouvait les inventer.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n°2605 - 15 Décembre 1999

Himalaya, l'enfance d'un chef, renoue avec un cinéma ethnologique où se mêlent fiction et documentaire. La performance de ceux qui, à l'écran, interprètent leur propre rôle et doivent conduire une caravane de yacks vers les plus hauts sommets himalayens, résonne avec celle du metteur en scène. Eric Valli, photographe et cinéaste documentaire, a tourné cette histoire pendant neuf mois, avec toutes les embûches que l'on imagine.

Entre ces personnages qui accomplissent une prouesse et relèvent un défi physique et humain et la représentation des difficultés immenses qu'ils rencontrent s'établit une corrélation qui fait la réussite d'**Himalaya**. La dimension épique de cette histoire est accentuée par une mise en scène énergique qui réussit pourtant à éviter toute impression de performance - à la différence de beaucoup de films touristiques- et à s'effacer derrière ses personnages.

Dans un village de l'Himalaya, perché à 5 000 mètres d'altitude, Tinklé, un vieux chef, qui porte encore le deuil de son fils aîné, refuse de laisser au jeune Karma, qu'il tient pour responsable de la mort

de son fils, la conduite d'une caravane de yacks. Malgré des oracles défavorables et l'opposition de Tinklé, Karma décide, en compagnie de plusieurs jeunes du village, de former sa propre caravane. Un peu plus tard, Tinklé, avec l'aide de son second fils et de son petit-fils, organise son convoi et se lance dans un périple qui pourrait lui être fatal.

Himalaya, l'enfance d'un chef a été choisi pour représenter le Népal dans la course aux Oscars. C'est donc la première fois que le petit royaume himalayen participera à la compétition avec un film dont les billets s'arrachent, dit-on, au marché noir à Katmandou, où il est projeté depuis près de deux mois. Produit par l'acteur Jacques Perrin, **Himalaya** a été tourné dans une région, le Dolpo, restée à l'écart de l'invasion du Tibet par la Chine et éloignée des sites touristiques, avec des cols à plus de 5 000 mètres, constituant ainsi, selon Eric Valli, la dernière poche de culture tibétaine encore préservée. La performance réelle que constitue la réalisation de ce film n'occulte pourtant pas la relative minceur de son scénario et certains aspects édifiants de son histoire comme, par exemple, tous les éléments relatifs à la superstition, le héros du film finissant par braver les oracles et affirmer son indépendance vis-à-vis des divinités de son village. La réalisation de ce film épique, dominé par des scènes d'un spectaculaire évident, joue parfois contre les personnages, qui sont écrasés par l'ampleur d'une mise en scène au déroulement un peu trop prévisible et sont donc réduits à une psychologie sommaire. (...)

Samuel Blumenfeld
Le Monde - Mercredi 15 Décembre 99

"Ce film est un ovni." Le producteur et le réalisateur ne mâchent pas leurs mots. Et, en effet, à la vision du film on est soufflé par l'ampleur des paysages, les étranges sonorités de la langue tibétaine et les visages tannés des "yack-pa" (littéralement, les cow-boys) du Dolpo. Entièrement tourné dans les montagnes, au cœur de l'Himalaya, avec pour seuls acteurs les habitants du village, le film est parfaitement atypique. Pourtant, sous ses airs exotiques, **Himalaya** nous raconte une histoire à la fois très simple et très belle, une histoire éternelle et intemporelle. Celle de la rivalité entre les hommes, de la lutte pour le pouvoir, du conflit des générations. Bref, la plus vieille histoire du monde.

Le talent des scénaristes d'**Himalaya** est de marier la vie quotidienne et les traditions du Dolpo avec une histoire «classique» qui touche immédiatement le spectateur. Une nouvelle façon d'affirmer que, si les histoires et les péripéties appartiennent à des lieux et à des époques, les émotions, elles, sont universelles. Cette universalité, le scénario la puise dans deux creusets : la famille et la rivalité masculine. Des histoires de lutte pour le pouvoir sur fond de nature sauvage, ça ne vous rappelle pas quelque chose ?

Une histoire vraie

A sa façon, **Himalaya** ressemble à ces westerns américains dans lesquels le transport du bétail est le prétexte à un voyage initiatique.

Ce ne sont pas les plaines du Far West mais les montagnes de l'Himalaya, les yacks ont pris la place des vaches et le soleil de plomb du middle-west est remplacé par une tempête de neige. Pourtant, ce sont les mêmes héros charismatiques, les mêmes affrontements pour le pouvoir, la même lutte entre l'homme et la nature. Il faut dire que la sauvagerie du lieu et l'isolement des hommes se prêtent fort bien au genre. Comme le dit Eric Valli, le réalisateur : "*Là-bas, la vie quotidienne est épique, il suffisait d'écouter !*"

C'est donc à partir d'une histoire vraie (une guerre des chefs sur fond de rivalité entre deux familles) que le scénario a été construit. Il en résulte une narration classique et élégante. Point de sauts dans le temps ou de fioritures. Pour coller à la réalité des habitants du Dolpo, les scénaristes ont su rester simples et adopter une forme qui oscille entre la légende et le film d'aventures. Le seul «effet» du scénario tient à la voix off de Norbou qui clôt solennellement l'histoire. Car, comme dans les westerns, ce qui porte le scénario et le film, ce sont ses personnages, plus grands que nature.

En effet, contrairement à ce que voudrait nous faire croire le sous-titre apposé sur les affiches ("**L'enfance d'un chef**") (...) le protagoniste du récit n'est pas un enfant, mais un vieillard. Un vieillard têtue et flamboyant, autoritaire et arrogant, qui refuse de passer la main et s'enferme dans ses certitudes. Faire de ce personnage buté un héros sympathique est tout l'enjeu du film. Et c'est son entêtement qui le sauve. Son acharnement à rejeter Karma, à le rattraper ensuite, la rivalité puérile qui le pousse à épuiser hommes et bêtes, contribuent à nous le rendre extrêmement attachant. Tout comme le courage de Karma et son dégoût de la superstition nous le rendent sympathique. C'est la force du scénario : il n'y a ni méchants, ni gentils, juste des hommes qui ont leurs raisons. Et qui ne sont pas prêts d'en démordre.

Passation de pouvoirs

Ce faisant, les scénaristes développent une belle thématique sur les relations entre père et fils, et sur la difficile mais nécessaire acceptation des différences. Amputé de son fils aîné, successeur désigné, Tinline cherche dans son second fils, Norbou (qu'il a forcé à devenir lama.), un éventuel remplaçant. En attendant que le jeune Passang soit en âge de prendre la relève. Ce faisant, Tinline reste sourd aux mérites de Karma

qu'il accuse d'avoir tué son aîné, et sourd aussi aux réticences de Norbou. Aux efforts de Karma pour se faire reconnaître de Tinline (...) répondent, en effet, les tentatives de Norbou pour faire comprendre à son père qu'il ne sera jamais comme lui. Le *climax* du film coïncide avec la décision de Tinline de ne pas entamer un duel, avec l'acceptation de l'évidence : Norbou n'est pas, ne sera jamais chef. En Karma, en revanche, Tinline finit par reconnaître ses propres défauts : l'entêtement et la désobéissance. Le pardon succède alors à l'entêtement aveugle. Ainsi, le scénario n'a pas besoin de recourir à un affrontement final entre les deux rivaux, car le voyage accompli par Tinline - et par Karma - est autant intérieur qu'extérieur. Les obstacles externes posés sur la route (...) ne sont que le reflet de ses craintes et de ses douleurs intimes (le deuil de son fils, la difficulté de céder sa place, le refus de vieillir). A la fin du film, chacun a trouvé sa place. (...) L'autre point fort du scénario est l'omniprésence de la nature et la spiritualité qui en découle. Aux côtés de Tinline, de Karma et des autres, la nature est un personnage respecté, interrogé, amadoué, comme un facteur primordial de l'harmonie générale. (...)

Femmes absentes

La contrepartie de la thématique "initiatique" et "filiale" du scénario est l'absence de femmes. Comme bien souvent dans les westerns, elles sont cantonnées dans des rôles dramatiquement faibles, condamnées à la marge de l'histoire. Même quand elles sont présentes à l'écran, elles n'ont ni pouvoir, ni incidence sur l'action : la femme de Tinline ne parvient pas à raisonner son mari ; Pema tente en vain de retenir Karma quand il décide de partir avec cinq jours d'avance, puis de l'entraîner à la suite de Tinline le jour de la tempête. Elle n'a jamais à se battre pour son amour, ne rencontre aucun obstacle puisque Norbou règle le problème pour elle, en convainquant

Tinlé que Karma fera un excellent père pour Passang. Tout se passe sans elle, en dehors d'elle, ce qui, par ailleurs, relève probablement plus de la réalité du Dolpo que de la volonté des scénaristes.

Enfin, le genre du film et l'omniprésence de la nature permettent une grande économie de dialogues. Les échanges sont brefs, directs, parfois même un peu solennels, comme dans un conte de fées ou une légende. Les regards, les gestes de la vie quotidienne prennent alors un poids formidable et relaient les dialogues. Ainsi, à son arrivée dans le village, Norbou provoque la chute d'un sac de sel qu'il avait mal attaché sur le dos d'un yack. Le sel est perdu et la mère de Norbou s'empresse de cacher l'affaire à Tinlé. Mais tout est dit. Norbou n'est pas habitué au travail manuel et il va payer au prix fort le fait d'avoir suivi son père dans cette folle aventure. Pourtant, et ce n'est pas la moindre des réussites du film, l'humour est très présent dans le scénario. La femme de Tinlé se moque de son vieux mari qui veut faire tout comme les jeunes. Et Passang saute de joie à l'idée de traverser un défilé plein de démons, sous l'œil consterné et frileux de vieux villageois. Cet humour est une des clés qui nous rapproche des personnages, qui rend l'identification possible, alors que tout semble nous séparer des yack-pa du Dolpo.

L'autre clé tient probablement à l'humanité des "acteurs". En effet, pour tirer le meilleur de ce beau scénario (qui semble un peu "court" à la lecture), le réalisateur a été aidé par des comédiens et des paysages hors du commun. Toutes les faiblesses du script (l'absence d'intrigue secondaire, la façon dont l'histoire d'amour est expédiée, la brièveté des dialogues) sont contrebalancées par la justesse des lieux et des hommes. Le fait de faire jouer les habitants du village permet une implication immédiate et totale du spectateur. Les visages sont là, justes, parfaits : l'enté-

tement et la douleur de Tinlé comme le courage de Karma sont gravés dans leurs traits. Il n'y a rien à ajouter.

On sort à la fois ému et dépaycé de la lecture d'**Himalaya**. A la surprise de la "proximité" de cœur et d'esprit, succède très vite l'admiration pour la dignité et le courage des hommes des neiges. Le dernier conseil de Tinlé à Karma prend alors toute sa dimension : "Quand deux chemins se présentent à toi, si tu es fort, choisis le plus difficile, celui qui exigera le meilleur de toi.

Juliette Sales

Synopsis n°5

Décembre 99/Janvier 2000

Le réalisateur

Avant de se lancer dans l'aventure de **Himalaya, l'enfance d'un chef**, son premier film de fiction, Eric Valli a gagné une solide réputation comme photographe de l'exploit et cinéaste documentaire, appartenant, avec Olivier Föllmi ou Yann Arthus-Bertrand, à une génération d'opérateurs qui se sont engouffrés dans la voie ouverte au début des années 60 - les années «baba cool» - par Roland et Sabrina Michaud. Ces derniers, épris de voyages et de photographie, ont en effet façonné «un ailleurs merveilleux», notamment en Asie, publiant leurs images dans *National Geographic* ou *Geo*, puis les réunissant dans des livres à succès.

Eric Valli, quarante-six ans, est un ébéniste de Dijon saisi par l'appel de l'aventure avec l'Asie pour terrain d'exploration, et qui sillonne d'abord l'Afghanistan à cheval. Spécialiste du Népal, un temps installé à Katmandou, il publie en 1987, avec Diane Summers, *Dolpo, le pays caché* (Ed. du Chêne).

C'est avec **Chasseurs de miel**, en 1988, réalisé avec Diane Summers, qu'Eric Valli obtient une notoriété mon-

diale. Ce livre spectaculaire (Nathan), vendu à 80 000 exemplaires, raconte la récolte du miel sauvage sur les falaises du pays des Gurungs, au Népal, où vivent des abeilles géantes. C'est aussi un film que le couple a tourné avec Alain Majani, diffusé dans plus de trente pays et auréolé de nombreux prix. Suivra, en 1990, **Chasseurs de ténèbres**, un film (également reportage photo) réalisé dans l'archipel d'Andaman (Thaïlande) avec Alain Majani -des hommes agrippés à des lianes récupèrent dans des grottes des nids de salive d'oiseaux, qui seront vendus au prix fort sur le marché de Hongkong pour leurs vertus thérapeutiques et tonifiantes. (...)

Michel Guerrin

Le Monde - Mercredi 15 Décembre 99

Filmographie

Chasseurs de miel	1988
Chasseurs de ténèbres	1990
Himalaya, l'enfance d'un chef	1999

Documents disponibles au France

Positif n°467 - Janvier 2000
Cahiers du Cinéma n°542 - Janvier 2000
Synopsis n°5 - Décembre 99/Janvier 2000